

Maintenant, je crois que l'attention des praticiens, en général, n'est pas suffisamment éveillée sur quelques-unes de ces formes de trouble mental dans l'enfance.

Ils sont familiarisés avec cette idée de l'idiot : être incapable de rien apprendre, d'avoir soin de lui-même, qui se récrée avec les jouets d'un baby et a l'innocence de cœur et les débordements d'affection d'un petit enfant. Ils connaissent aussi les caractères généraux du crétinisme, où l'esprit et le corps sont, ensemble, rabougris et mal formés sous l'influence des conditions malsaines d'habitation. Mais trop rarement leur attention est fixée par les cas tels que ceux que je viens de signaler. Ceux-ci sont mis de côté comme anomalies, ou comme de pénibles exemples d'une extrême méchanceté, d'un caractère ingouvernable ou d'une bizarrerie étrange, dont l'étude ne peut fournir aucun enseignement ni rien suggérer pour le traitement.

Beaucoup de ces cas anormaux sont, je crois, des exemples d'une sorte de trouble mental spécialement apte à se transformer en une aliénation confirmée. J'ai déjà donné des raisons en faveur de cette opinion que, dans l'enfance, les troubles de l'esprit doivent se traduire plus souvent par la perversion des facultés morales que par celles des facultés intellectuelles ; et ayant ceci présent à l'esprit, j'apporterai toujours l'attention la plus grande à ces cas d'enfants qui présentent un caractère particulièrement mauvais, un entêtement invincible, une violence indomptable, et que les parents, désolés, nous signalent quelquefois, bien qu'avec peu d'espoir d'apprendre de nous quelque chose qui puisse faire disparaître ou diminuer le sujet de leur chagrin.

Hypochondrie et simulation. — Une des moins sérieuses, sinon des moins étonnantes de ces perversions des facultés morales dans l'enfance, c'est la disposition, quelquefois observée, à exagérer une souffrance réelle, ou à en accuser une tout à fait imaginaire. Il est impossible de donner de ce fait aucune raison satisfaisante ; quelquefois la paresse semble en être le principal motif, plus souvent la vanité : le sentiment de son importance, en voyant que dans la maison tout est arrangé pour lui et rapporté à lui, paraît avoir déterminé la conduite de l'enfant, et ce sentiment peut quelquefois s'observer à un très haut degré, même à un âge extrêmement jeune. Dans bon nombre de cas, un besoin maladif de sympathie se mêle à l'amour de l'importance, et il n'est pas rare de voir la manière d'agir d'une maman, follement tendre, encourager et exagérer le double sentiment de l'enfant.

Cependant, une maladie réelle existe dans presque tous ces cas au début, et l'enfant persiste à se plaindre des anciens symptômes longtemps après que leur cause a disparu.

Il y a quelques années, j'ai observé un cas qui peut très bien servir

d'exemple à ces observations : un jeune garçon de 13 ans, dont les parents n'étaient pas très bien portants, et qui lui-même n'avait jamais été robuste, tomba malade, neuf mois avant que je le visse, ayant du mal de tête et d'autres symptômes cérébraux vagues : sa maladie avait, suivant toute apparence, été déterminée par le chagrin que lui causa la mort d'une sœur aimée : cette sœur était morte d'une affection cérébrale, de même que deux autres membres de la famille, antérieurement ; et les craintes que la connaissance de ces faits excitait naturellement chez le malade étaient augmentées par le ton découragé de sa mère, et par la crainte qu'elle exprimait devant lui de le voir devenir la victime de la même maladie.

Depuis le début même du mal, les symptômes avaient présenté un caractère presque uniforme, et leur intensité n'avait varié que peu. Ils consistaient en de la céphalalgie, avec une extrême sensibilité au son, plus même qu'à la lumière, à ce point que, si on venait à jouer de l'orgue dans la rue, l'enfant se précipitait quelquefois dans une autre chambre, ou cachait sa tête dans un oreiller pour ne pas entendre le bruit. En même temps existait une sensibilité extrême du cuir chevelu et des cheveux : pendant des mois, l'enfant n'avait pas permis qu'on les touchât avec la brosse ou avec le peigne, ni qu'on les lavât ; mais cette sensibilité ne s'étendait ni à la face ni à l'épine.

L'appétit était très mauvais ; l'enfant souffrait souvent après le repas, et, pendant quatre mois environ, il s'était plaint d'une douleur et de sensibilité au toucher dans les régions de l'hypochondre et de la fosse iliaque ; il y avait de la constipation, l'urine était rare, avec dépôts calcaires considérables ; par moment rendue avec un peu de douleur au passage ; et quelquefois il se produisait une érection du pénis pendant l'action de la miction.

Ce jeune garçon était un peu petit pour son âge, mal nourri, mais non émacié ; avait la lèvre supérieure un peu grosse, l'abdomen souple et nullement tendu ; et, bien qu'il dît avoir une douleur dans l'hypochondre droite, son ventre était en ce point exactement aussi souple qu'ailleurs. Le pouls était à 113, très faible ; la langue humide, légèrement chargée ; la respiration tout à fait bonne dans les deux poumons.

Quand l'enfant entra dans la pièce où j'étais, il se tenait penché en avant ; il marchait doucement, et ses jambes ployaient en marchant ; il s'assit en face de la lumière sans aucun malaise apparent, et répondit intelligemment, bien que sa parole fût un peu lente et hésitante ; il y avait à la face de petites contractions pendant qu'il parlait.

La question, en ce cas, était de savoir si les symptômes que je viens d'énumérer dépendaient, ou non, d'une maladie organique du cerveau. Je croyais qu'il n'y avait pas de maladie organique, car, malgré la longue persistance des symptômes, l'enfant n'était évidemment pas pire qu'il

n'avait été plusieurs mois auparavant. En outre, l'absence de toute attaque de convulsions, de paralysie, ou d'affaiblissement de la force musculaire d'un membre; le fait qu'il n'était jamais survenu de vomissement, et que le pouls ne présentait d'autre caractère que celui d'une faiblesse extrême, détruisaient, à mon avis, la supposition qu'il pût exister une maladie du cerveau. De plus, bien que cet enfant se plaignît d'une sensibilité du cuir chevelu telle, que l'attouchement le plus léger des cheveux lui causait une souffrance extrême, cependant en diverses occasions, lorsqu'on avait placé doucement la main sur sa tête sans qu'il en fût averti, il ne s'était pas plaint jusqu'à ce qu'il s'en fût aperçu. Son père disait aussi qu'il marchait mieux quand on ne l'observait pas que lorsqu'il était en présence de quelqu'un; que, bien qu'il fût incapable de lire, il aimait cependant beaucoup à jouer aux cartes; que le soir, alors qu'il était ainsi occupé, il paraissait tout à fait gai et tout à fait comme les autres enfants; qu'enfin la nuit son sommeil était en général assez bon. Dans ces conditions, d'intervalles de bien-être, de sommeil calme, d'influence manifeste de l'attention sur l'augmentation des souffrances, et des distractions sur leur disparition, il paraissait y avoir des raisons surabondantes, et concluantes, contre la supposition que les symptômes dépendaient d'une maladie cérébrale organique.

Des traitements de différentes natures ayant été suivis pendant longtemps et sans avantage, je recommandai la suspension de tout médicament, excepté l'huile de foie de morue, pour laquelle l'enfant ne montrait pas de répugnance, et dont l'emploi paraissait surtout bien justifié en raison de son peu d'embonpoint. Sa santé s'étant déjà antérieurement améliorée au bord de la mer, je recommandai qu'on l'y conduisît de nouveau; mais à une plage nouvelle et sans sa mère; en même temps qu'on éviterait, soit dans les soins généraux, soit dans le traitement médical, tout ce qui pourrait avoir un rapport direct à sa tête, et que par des occupations et des amusements nouveaux, on s'efforcerait de donner à ses idées un cours nouveau.

Le conseil ne fut pas complètement suivi, car on conserva encore une apparence de traitement médical, bien qu'on cessât dès lors d'employer aucun médicament actif. L'enfant, sans que sa mère l'y accompagnât, fut cependant envoyé au bord de la mer, et trois mois après j'appris que sous aucun rapport il n'était pire, et que sous un grand nombre il était mieux. Plus tard il guérit complètement.

Un autre cas, de nature à peu près semblable, mérite aussi une courte mention. Une petite fille de 10 ans et demi, dont la mère, bien que femme d'un talent considérable, avait montré beaucoup de bizarrerie de caractère, fut confiée à nos soins pour des maux de tête d'une intensité extrême. Elle avait eu des convulsions, à l'âge de 18 mois, qui s'étaient reproduites à 3 ans, à l'occasion d'une légère maladie. A 6 ans, l'enfant

commença à être incommodée d'une toux spasmodique particulière, suivie au bout de quelques mois d'une sensibilité considérable de l'épigastre. Pendant la durée du traitement institué contre cet état, elle commença à souffrir d'accès de céphalalgie, qui depuis l'âge de 8 ans, jusqu'au moment où elle fut confiée à mes soins, reparurent fréquemment et sans cause. Rien en apparence de plus irrégulier que ces maux de tête, existant aujourd'hui avec une intensité déchirante, et d'autres fois manquant pendant des semaines consécutives. Un état de constipation habituel, et un appétit capricieux étaient les seuls symptômes de mauvaise santé existant d'une manière habituelle; mais il semblait y avoir quelque rapport entre sa résidence temporaire dans un lieu humide et une augmentation dans la fréquence et l'intensité de ses maux de tête.

La première fois que je la vis, sa physionomie était anxieuse et exprimait une souffrance considérable. Elle était assise la tête appuyée sur sa main, criant violemment et assurant qu'elle était incapable de passer d'une pièce dans l'autre; et pourtant, aussitôt qu'on lui eut dit d'une manière formelle qu'elle devait marcher, elle se leva aussitôt de la chaise où elle s'était accroupie, et passa dans une autre pièce avec facilité et d'un pas ferme. Son pouls était un peu faible, mais d'ailleurs naturel; sa langue un peu chargée, mais il n'y avait aucun symptôme d'une maladie sérieuse. Quelquefois elle se plaignait amèrement de la tête pendant toute la nuit; d'autres fois elle dormait bien, et son sommeil était en général plus profond si, au moment du coucher, elle prenait quelque stimulant. En même temps que les maux de tête, existait un manque d'intérêt pour tout ce qui charme les enfants, une sauvagerie et une irritabilité tout à fait insolites chez une jeune fille de son âge; et si de temps à autre, une circonstance qui l'intéressait venait à la tirer de son état habituel, elle y retombait peu après. Quelquefois elle se levait à six heures du matin et faisait une promenade avec sa femme de chambre, tandis que d'autres fois elle restait au lit jusqu'à une heure avancée. Son appétit n'était jamais très considérable, mais il y avait des moments où elle mangeait passablement bien, tandis que dans d'autres elle repoussait les aliments, et refusait même absolument de manger elle-même, de sorte qu'on était obligé de la faire manger comme un petit enfant. Elle s'attachait à sa mère pendant tout ce temps avec les protestations d'affection les plus exagérées; mais il était évident que ses plaintes étaient toujours plus accentuées et plus constantes lorsque sa mère était présente; et quand une circonstance fortuite tenait celle-ci éloignée de la maison pendant quelques jours, il y avait dans l'état de l'enfant une amélioration marquée. Si j'entrais à l'improviste dans la chambre, je trouvais souvent cette fillette en train de jouer gaiement; mais aussitôt qu'elle m'apercevait, elle portait la main à sa tête et recommençait ses plaintes.

Les traitements les plus différents de nature avaient été essayés pendant des années; la croyance de la mère dans l'existence de quelque maladie très sérieuse se trouvait fortifiée par l'inutilité de la médecine, et son affection pour son enfant, ses lamentations sur son état de souffrance, étaient souvent exprimées en présence de la petite fille. L'opinion que j'émis, qu'il n'existait pas de maladie sérieuse, que les plaintes étaient exagérées, que l'esprit avait plus besoin de discipline que le corps de médicaments, et que la guérison serait difficile, sinon impossible, aussi longtemps que la mère resterait avec l'enfant, ne fut pas goûtée et fut considérée comme empreinte de dureté. Donner à l'attention de l'enfant de nouvelles directions; changer les travaux auxquels elle se livrait ordinairement, quand elle était assez bien pour les entreprendre; la charger du soin de quelques animaux, et tâcher de lui enseigner un peu leurs habitudes; lui faire connaître les plantes et les fleurs, ce qui eût été facile dans une maison de campagne, ne semblèrent pas constituer les conseils que l'on devait attendre d'un docteur. Ce que la mère était venue chercher près de moi, c'étaient des médecines, et comme je ne pouvais entreprendre la guérison de l'enfant à l'aide de drogues, on l'enleva bientôt à mes soins. Elle retourna chez elle et, peu de jours après, à ses symptômes ordinaires s'ajouta la sensation bien marquée de la boule hystérique; elle eut ensuite des convulsions générales, non accompagnées de perte complète de sentiment, puis de la dysphagie hystérique, pendant la durée de laquelle elle fut surtout nourrie à l'aide de lavements de thé de bœuf. A la fin, ces symptômes prirent le caractère d'une hydrophobie complète; la vue de l'eau dans un vase la faisait frissonner, et toute tentative pour avaler un liquide produisait une attaque de convulsions générales. Cet état dura plusieurs jours; par degré, les symptômes les plus graves s'amendèrent, l'enfant retrouva de la santé, et six mois plus tard, quand on m'en parla, elle courait dans la campagne sur son poney, actuellement guérie de tous ses maux.

Dans ces cas et dans tous ceux de même espèce qui se sont offerts à moi, c'est moins l'état du corps que celui de l'esprit qui a éveillé mes craintes. L'attention constante donnée à ses propres sensations, l'habitude de satisfaire tous ses mauvais désirs et ses fantaisies, sous prétexte de maladie, et l'indulgence constante que l'enfant trouve toujours en ce cas dans un amour maternel exagéré, exercent une très funeste influence sur son caractère et en font un jeune hypochondriaque. Nous devons être sur nos gardes, quant à la possibilité de telles conditions dans les maladies de l'enfance très longtemps prolongées. Il faut prévenir les parents pour qu'ils puissent joindre leurs efforts aux nôtres, afin de soutenir le moral de l'enfant pendant ses longues souffrances physiques. Il est rare que les choses en viennent à un degré aussi prononcé que celui des cas

que je vous ai rapportés, sans que les parents ou les amis y aient aidé par une manière d'agir peu judicieuse. En pareille circonstance, il est souvent nécessaire d'user de beaucoup de ménagement pour leur faire part du soupçon qui s'est emparé de nous, et dont ils sont disposés à considérer l'expression comme une injure cruelle et non méritée faite à l'enfant.

Une autre forme de désordre mental, chez l'enfant, se présente quelquefois comme le résultat d'un excès d'exercice des facultés intellectuelles. Cet excès de travail n'est pas, dans tous les cas, dû à l'insistance des parents pour pousser imprudemment l'enfant, mais souvent tout à fait volontaire de la part de ce dernier. Quelquefois aussi les parents sont si attentifs à ce danger qu'ils limitent les heures de travail, précaution qui pourtant reste souvent inefficace, faute d'avoir pourvu au moyen de donner, pendant les heures de récréation, aux pensées et aux facultés une direction tout à fait différente.

Dans beaucoup de ces cas, heureusement, la nature se charge d'arranger les choses. Pendant un an, deux ans ou plus, l'esprit a paru se développer au détriment du corps; les parents éprouvent une joie inquiétante des progrès de leur enfant chéri, et s'il peut seulement vivre, pensent-ils, quels remarquables talents ne possédera-t-il pas! Par degrés cette vivacité extrême de l'intelligence devient moins remarquable, mais le corps, lui, a gagné en force, et une année suffit quelquefois pour transformer le petit prodige, si fin, si habile, mais si délicat, en un enfant ordinaire, joyeux, riche en mine et gamin. Il faut ajouter qu'on doit avoir présent à l'esprit juste le contraire de ceci, et se souvenir que rarement l'intelligence et le corps se développent en égales proportions, en même temps; si bien que l'incorrigible petit ignorant, s'il ne doit pas, en grandissant, devenir un génie, se trouvera très probablement à 12 ou 14 ans en savoir autant que ses camarades. Un esprit épais joint à une structure malade, ou mal développée, doit nous donner de l'inquiétude; mais si le développement physique se fait bien, l'esprit, suivant toute probabilité, ne restera pas longtemps au-dessous de la moyenne.

Mais quelquefois l'excès de travail intellectuel conduit à des désordres que la nature ne peut redresser; une atteinte d'inflammation cérébrale survient, tenant quelquefois de la nature tuberculeuse, et enlève le malade; ou bien l'enfant succombe à une maladie accidentelle quelconque. Dans d'autres circonstances, aucun de ces résultats ne se produit, mais tout le système nerveux paraît profondément ébranlé, et l'état moral de l'enfant est altéré sérieusement, quelquefois pour toujours.

Une petite fille, dont la mère m'a ainsi tracé l'histoire, fut soumise à mon observation à l'âge de 7 ans. Enfant jamais très robuste, mais vive et intelligente, sa gouvernante prit plaisir à la pousser en avant dans ses études, sans que ce fût aux dépens du repos, que l'on supposait suffisant,

et des jeux qui convenaient à son âge. Cependant, à 5 ans et demi, les premiers signes d'un esprit fatigué par le travail se montrèrent, sous forme d'une extrême irritabilité et d'attaques passagères de fureur sans cause, allant presque jusqu'à la folie. Quelques semaines après le début de ces symptômes, l'enfant commença à être prise de chorée portant sur les deux côtés du corps, mais peu forte; en même temps elle trébuchait, de temps à autre, et même tombait en marchant, mais non à cause de la violence des mouvements spasmodiques, et se plaignait souvent de maux de tête accompagnés de beaucoup de chaleur de cette partie.

La chorée disparut, l'enfant devint tout à fait bien, tout en ayant encore, à l'occasion, du mal de tête, et conservant encore beaucoup d'irritabilité. Son amélioration se produisit pendant un séjour sur le bord de la mer, et le retour à Londres fut suivi d'une attaque de grippe, et d'aggravation des symptômes, à l'exception de la chorée, qui ne reparut plus. L'enfant étant retournée à la campagne, l'amélioration s'y produisit de nouveau; mais le retour à Londres, et la reprise des travaux d'étude, bien que de la manière la plus modérée, furent suivis d'une augmentation du mal de tête, et d'une irritabilité du caractère moins facile à maîtriser. Ce fut dans ces conditions qu'elle fut confiée à mes soins. C'était une enfant blonde, d'apparence délicate, et, à l'exception d'une légère contraction de l'orbiculaire de la paupière gauche, il n'y avait rien dans son apparence qui fût digne de remarque. Son pouls était plutôt faible, et sa mère nous disait qu'elle était vite fatiguée, et que chaque jour elle avait besoin de se reposer pendant une couple d'heures sur un sofa. De temps à autre, pendant le jeu ou le travail, elle était prise d'un très violent mal de tête, qui ne durait jamais plus de quelques minutes, mais qui, pendant sa durée, rendait, par son intensité, la malade incapable de quoi que ce fût. Aussi soudains, et également sans cause, étaient les accès de fureur qu'elle montrait de temps à autre et qui pouvaient être provoqués par un mot, un regard, par l'action d'une de ses amies d'entrer avant elle dans une pièce ou de monter un escalier plus vite qu'elle. Pendant un temps, sa colère se passait en coups, et si maintenant elle ne frappait pas ceux qui l'offensaient, elle éclatait dans un langage des plus violemment injurieux, quoiqu'elle prononcât rarement plus d'une phrase ou deux. Quelquefois elle affirmait, et sa mère croyait à la vérité de sa parole, qu'elle ne savait pas ce qu'elle avait dit; d'autres fois, elle semblait en avoir conscience et, jetant ses bras autour du cou de la personne à laquelle elle s'était adressée, elle exprimait son chagrin et demandait qu'on lui pardonnât. Il y avait encore une certaine disposition à tomber en marchant, bien qu'on n'eût jamais rien observé qui ressemblât à une attaque de convulsions; et si on lui donnait quelque chose à tenir ou à porter, il n'était pas rare qu'elle le laissât tomber. Cette enfant était d'un naturel en général aimable, très intelligente, mais

d'une sollicitude malade au sujet de sa santé, et disposée à exagérer tout malaise; disposition que sa mère avait pourtant réprimée d'une manière très judicieuse.

Dans ce cas, tout en accordant que le trébuchement qui se produisait de temps à autre dans la marche pourrait être le prélude de l'épilepsie, et que les accès de fureur pourraient dégénérer en un trouble persistant de l'esprit, j'étais pourtant disposé à concevoir un pronostic beaucoup plus favorable, et ceci en très grande partie, en raison du bon sens avec lequel la mère de cette enfant reconnaissait les dangers de son état et se mettait en garde contre eux.

Comme le retour à ses occupations, bien que conduit avec la plus grande précaution, était chaque fois suivi d'une altération de la santé, je conseillai de les mettre complètement de côté, pour un temps, et de conduire l'enfant à la campagne; de substituer à l'étude du français, de la musique et de l'histoire, celle de la botanique, de l'élevage et du soin des petits animaux domestiques, de l'observation de leurs habitudes et de toute cette classe d'occupations calmes qu'offre la campagne, surtout à ceux dont l'entourage, comme c'était le cas pour cette jeune fille, a l'intelligence d'en retirer tous les avantages qu'elles sont capables de fournir.

Je regarde comme de la plus grande importance, dans ces cas, de reconnaître l'existence du danger réel, et d'adopter un plan de conduite convenable; et pourtant, on rencontre la plus grande difficulté pour arriver à ce résultat. Ce n'est pas seulement que le danger signalé par nous soit très effrayant, mais l'idée d'un trouble mental permanent, survenant chez un enfant, semble si étrange aux parents, si improbable même, qu'ils sont trop souvent disposés à croire que le péril est imaginaire, et à rejeter les conseils que nous leur donnons sur la meilleure manière d'y échapper. De plus, la recommandation que je considère comme une des meilleures, de séparer, dans presque tous ces cas, l'enfant de ses parents, ajoute au chagrin de ces derniers, pendant qu'elle diminue, en même temps, la probabilité qu'il y a de les voir la suivre. Je suis certain, cependant, que les parents sont rarement les personnes les plus propres à bien gouverner l'enfant, et que très souvent ce sont les pires mains auxquelles on puisse confier ce soin. Les motifs qui dans les relations régulières entre parents et enfants sont les plus puissants pour déterminer l'obéissance sont de telle nature, qu'on ne doit pas les exposer aux caprices obstinés d'un enfant dont les facultés morales sont altérées. En même temps que la bonté la plus constante, il est nécessaire d'avoir pour la conduite d'un tel malade une complète impassibilité, si je puis employer cette expression. (Dire : vous me chagrinez, vous m'attristez par telle ou telle manière d'agir, par cette méchanceté, ou cet accès de fureur, n'est souvent, en pareil cas,

faire autre chose que découvrir à l'enfant qu'il possède un moyen sûr de chagriner ceux qu'il peut avoir le désir de contrarier, et la découverte de ce pouvoir est à elle seule suffisante pour affaiblir l'autorité et la puissance des parents. En outre, la poursuite ferme, sans dévier, d'un plan de conduite, pendant des semaines ou des mois, ne peut guère être confiée avec sécurité à des personnes qui, comme les parents d'un enfant malade, ont un si grand intérêt à son issue, sont si aptes à se réjouir prématurément de son succès et à diminuer les précautions, ou bien à désespérer prématurément des avantages et en conséquence à se relâcher dans leur vigilance; sans parler des mille souvenirs de la première enfance, qui lient les parents à leurs enfants et qui, loin de leur donner de la force, entravent leurs mains s'ils se chargent de rendre ces soins.

Il ne me serait pas venu à l'idée d'ajouter qu'une école ne convient pas à de tels enfants, si je ne les y avais vu quelquefois envoyer, dans le vain espoir que la société des autres enfants les amuserait, et que la discipline nécessaire dans ces établissements les contiendrait et les amenderait. Cependant, la discipline ordinaire des écoles leur est insupportable; les occasions de colère y abondent constamment, pendant que les fréquents accès de fureur qui caractérisent cet état ne peuvent ni passer sans observation, ni être soumis à une répression suffisante.

Les maisons de ceux qui reçoivent les enfants imbeciles ou idiots ne sont pas non plus la place qui convient à nos malades. Leur intelligence ne manque pas d'activité, ils sont révoltés de la stupidité de ceux qui les environnent, et trouvent un plaisir cruel à les tourmenter et à les ennuier, pendant qu'on ne peut établir aucunes règles convenables pour des cas aussi différents que l'idiotie et l'aliénation. Je crois que les enfants dans cet état sont le plus convenablement placés au sein de quelque famille paisible, constamment sous la direction et la surveillance d'une personne capable de prendre part à leurs occupations et de partager leurs plaisirs, à laquelle ils puissent s'attacher, mais qui n'aura pas avec eux de relations assez proches pour qu'ils puissent, même lorsqu'ils seront le plus déraisonnables, lui causer de la peine ou du chagrin. De temps à autre, lorsqu'ils deviennent mieux, on peut les réunir à d'autres enfants, d'abord dans leurs jeux, comme la danse par exemple, ou quelques amusements au dehors; plus tard, un peu plus souvent, et avec moins de restrictions. Mais un cours d'éducation sans contact avec d'autres enfants, différent par son mode et ses objets, est, j'en suis sûr, bon à suivre jusqu'à ce que l'esprit ait complètement retrouvé son équilibre et que la faculté de se posséder ait été développée et fortifiée.

Les cas que j'ai rapportés jusqu'ici étaient des exemples des degrés les moins accusés d'un état qui, si on n'y remédie, peut passer à la folie confirmée. Je pense que la gradation qui conduit d'un état à l'autre est

presque imperceptible, et je connais quelques cas dans lesquels le caractère indomptable et les fureurs passagères de l'enfance, après la puberté, sont devenus une manie complète qui a fait de ces malades les hôtes et, je le crains, les hôtes pour toujours d'un asile d'aliénés.

Je puis ajouter une observation de plus, pour montrer par quels degrés les choses vont de mal en pis. Une fille de 12 ans, enfant unique, jolie, instruite, mais très vaniteuse et amie de la toilette, objet pour ses parents d'une tendresse folle qu'elle reconnaissait par une affection égale, était, au delà de ses moyens, tourmentée par l'amour du faste et le désir de briller; elle devint volontaire, intraitable, colère à l'excès: mais, en dépit de cela, ses expressions d'attachement à sa mère furent de plus en plus fortes, et pendant une maladie de celle-ci il fut presque impossible de lui faire quitter la chambre de la malade, et elle entra dans des accès de colère si, par nécessité, on était obligé de lui en interdire l'entrée.

Elle fut alors d'après un avis médical mise en pension, malgré ses plus instantes prières pour que cela ne fût pas. Elle y resta deux mois, pendant lesquels elle fut très malheureuse, et revint chez ses parents manifestement plus mal. Le premier indice de trouble mental qu'elle donna fut de lacer son corset aussi serré que possible sur le ventre, et de lier autour de son corps un mouchoir en le serrant autant que possible. Elle ne donnait aucune raison de cette manière de faire, mais devenait furieuse si on l'en empêchait. Bientôt après, elle eut une autre idée fautive au sujet de l'état de ses intestins qu'elle essayait constamment de soulager, passant quelquefois des heures entières à monter et à descendre les escaliers pour aller aux cabinets ou en revenir.

L'adoption d'une partie du plan de conduite que j'ai mentionné, jointe à une attention constante donnée à l'état des intestins, qui étaient toujours très resserrés, amena une amélioration considérable qui continua pendant un an. Par degrés, cependant, le caractère redevenait ingouvernable, les paroxysmes de fureur devinrent d'une violence effrayante et duraient quelquefois pendant des heures entières, et le désir d'être perpétuellement sur le siège des cabinets devint aussi fort que jamais. Dans cet état, deux ans environ après l'apparition des premiers signes du désordre mental, elle mourut; mais de quelle maladie ou dans quelles conditions spéciales? je suis incapable de le dire.

Ce n'est pas seulement dans ces conditions que la *folie affective* (*moral insanity*) chez les enfants se montre à nous. Le trouble d'esprit dans l'enfance paraît, comme je l'ai déjà dit, prendre presque invariablement ce caractère, quel que soit l'état avec lequel à son apparition il se trouve associé.

J'ai vu une petite fille de 6 ans qui, depuis l'âge d'un an, avait été sujette à des attaques convulsives ayant le caractère de l'épilepsie, qui

quelquefois étaient intenses et duraient pendant plusieurs heures, mais ne paraissaient pas exercer d'influence persistante sur la santé générale. Elles revenaient à des intervalles indéterminés de deux à sept mois, et, bien qu'elles fussent en apparence provoquées quelquefois par une brusque frayeur, souvent elles se produisaient indépendamment de toute cause déterminante appréciable. Outre les attaques, l'enfant présentait quelques bizarreries d'esprit qui excitaient les craintes de la famille, et d'autant mieux que plus elle grandissait, plus elles devenaient manifestes.

Quand je la vis, c'était une enfant élancée, aux cheveux blonds et aux yeux bleus, dont la physionomie avait une expression agréable. Elle marchait gauchement pourtant, avec la tête très penchée en avant, et, quand elle se tenait debout, elle exécutait avec ses mains un mouvement machinal presque incessant de haut en bas sur la partie antérieure de sa robe; ou lui imprimait en tous sens des mouvements qui ne différaient de ceux d'un enfant atteint de chorée qu'en ce qu'ils étaient moins violents. Elle paraissait assez intelligente et ne manquait même pas d'une certaine finesse précoce; mais elle se mit une ou deux fois à rire sans raison et, sur mon refus de lui abandonner un jouet avec lequel elle s'était amusée, elle me frappa tout aussitôt.

Elle était réellement, pour les connaissances, en retard sur les autres enfants, mais, en raison de son état, n'avait jamais été enseignée. Suivant ses parents, elle comprenait rapidement quand on pouvait l'amener à faire attention, mais elle ne pouvait s'appliquer à quoi que ce fût pendant plus de quelques minutes; suivant eux, elle montrait un grand goût pour la musique et, bien qu'elle ne sût pas écrire, un de ses amusements favoris était de griffonner sur le papier en imitation de l'écriture de ses sœurs aînées.

Comme caractère, on la disait ou un ange ou un démon; bien qu'aimant ses sœurs, elle les frappait sur la plus légère provocation, et elle avait par instants des accès d'une fureur indomptable.

Le conseil que je donnai sur la manière de gouverner cette enfant fut semblable à celui que je vous ai déjà fait connaître. On le suivit en partie, et il en résulta quelque amélioration; mais je ne sus pas quel fut le résultat final. Mon but, en relatant ce fait, a été d'ajouter à ceux que je vous ai déjà cités un exemple nouveau des caractères particuliers que revêtent, dans l'enfance, les troubles mentaux, et des différences qui les séparent de la simple idiotie ou de la faiblesse d'intelligence. Plus tôt se montrent les symptômes, plus leur forme est accusée, plus grande est leur influence sur les facultés intellectuelles, et plus considérable est l'obstacle qu'ils apportent à l'éducation de l'enfant, qui peut avec le temps descendre à un degré d'intelligence aussi bas que celui de l'idiot le plus incurable.

Idiotie. — *L'idiotie* est incontestablement de beaucoup plus fréquente dans l'enfance que les troubles de l'intelligence qui ont jusqu'à présent occupé notre attention. — Le mot idiotie est pourtant une expression très large comprenant des états qui diffèrent remarquablement les uns des autres, quant à la nature et au degré, et qui de plus est souvent appliquée à des cas où il y a simplement retard dans le développement des facultés intellectuelles.

Les enfants arriérés constituent une variété dont il n'est en aucune façon rare de rencontrer des exemples. Leur développement physique s'accomplit en général lentement, et il en est de même du développement intellectuel. La dentition se fait tard, ils marchent et parlent tard, sont longtemps avant de savoir s'habiller et faire seuls leur toilette, ont en général la perception lente et ne dépouillent les habitudes de la première enfance qu'à une époque avancée de la seconde. Quand arrive le temps de l'instruction réelle, la lenteur de leurs progrès lasse la patience de chacun, et, dans les écoles, toute tentative pour instruire de tels enfants est à la fin abandonnée en désespoir de cause; il n'est, dès lors, pas étonnant que ceux-ci, grandissant dans une ignorance absolue, passent pour des idiots. Si bornés que soient ces enfants, et ils doivent nécessairement le devenir davantage si on les laisse sans aucune instruction arriver à l'âge adulte, il y a cependant entre eux et les vrais idiots une différence dont je ne puis donner une meilleure idée qu'en citant les paroles de M. Seguin (1), qui a écrit et travaillé sur ce sujet avec tant de succès :

L'idiot, dit-il, même au degré le plus léger de l'affection, présente un arrêt de développement à la fois physique et intellectuel; l'enfant arriéré ne reste pas stationnaire, mais son développement marche plus lentement que chez les autres enfants du même âge: il est en arrière d'eux sous tous les rapports, et ce retard augmentant tous les jours finit par établir entre lui et ces enfants une distance énorme qui, par le fait, ne disparaît jamais.

Il n'est pas rare que ce retard des enfants, même dans ses degrés les moins accusés, alarme la sollicitude des parents. Je l'ai observé chez des sujets qui avaient été mal nourris pendant la première enfance, ou affaiblis par quelque maladie sérieuse et prolongée, fût-elle même exempte de toute affection cérébrale; mais je l'ai également observé dans des cas qui ne relevaient d'aucune cause semblable. De quelque façon que se soient produites les choses, la donnée sur laquelle vous devez vous appuyer pour dire qu'il ne s'agit pas d'un cas d'idiotie est la suivante: S'il est vrai qu'un enfant âgé de quatre ans puisse ne pas paraître, au point de vue intellectuel, supérieur à la plupart des enfants de deux ans; toutefois, ses

(1) *Traité moral (etc.) des Idiots*, p. 72. Paris, 1846.